

Technologiste de laboratoire médical : emploi garanti

Dominique Millette

Fraîche émoulue de son programme d'études collégiales, Carolyn Kamphuis a pu revenir au bercail à Charlottetown et se décrocher un bon emploi permanent. Trois ans plus tard, à 24 ans, elle travaille toujours à l'hôpital Queen Elizabeth à titre de technologiste de laboratoire médical. Sa tâche principale est l'analyse du sang et des liquides organiques pour que les médecins puissent établir un diagnostic.

«Les gens vieillissent – et les technologistes aussi, fait-elle remarquer. Cinquante pour cent d'entre eux seront admissibles à la retraite d'ici 2015». L'échéance arrivant à grands pas, le gouvernement de l'Île-du-Prince-Édouard a voulu assurer la disponibilité de technologistes de laboratoire médical pour la province. Il a donc réservé des places au Collège communautaire du Nouveau-Brunswick, à Saint-Jean, jusqu'à l'automne dernier pour les étudiants insulaires tels que Carolyn Kamphuis. Vu la demande, la société provinciale de technologie médicale souhaite voir recommencer l'initiative.

En échange, la jeune technologiste a signé un contrat promettant de travailler à l'Île un minimum de deux ans. Elle compte rester plus longtemps : «C'est chez moi ici et j'adore ça,» assure-t-elle.

Le travail aussi est passionnant pour elle, car il lui permet d'avoir la main à la pâte : «La technologie change rapidement. On apprend continuellement». Puis, ajoute la jeune femme : «On aide les patients à faire traiter leurs maladies. Jusqu'à 85 pour cent des diagnostics de médecins sont basés sur les analyses de laboratoire».

Dans une journée type, elle passe entre une et une heure et demie à faire la collecte du sang; ensuite, il faut trier et traiter les échantillons, puis faire le travail clinique.

Pourtant, la profession de tech-

Carolyn Kamphuis a été embauchée tout de suite après avoir obtenu son diplôme.



nologiste de laboratoire médical est un peu à l'ombre, ce que n'apprécie pas Carolyn Kamphuis : «Les gens ne savent pas qui nous sommes. Nous travaillons à l'écart du grand public. Donc, c'est parfois difficile pour nous de nous faire connaître et de signaler aux gens que nous constituons une partie importante de l'équipe de soins de santé. Nous sommes la troisième plus importante profession du domaine des soins de santé au Canada».

Les technologistes de laboratoire médical peuvent se spécialiser dans plusieurs aspects du travail : chimie clinique, microbiologie clinique, hématologie, science transfusionnelle, génétique clinique, immunologie, virologie, parasitologie... Dans son cas, après

avoir suivi un cours général où elle a étudié dans cinq différentes spécialisations, Carolyn Kamphuis travaille au service d'hématologie.

Le cours offert au Collège communautaire du Nouveau-Brunswick dure deux ans et demi. Ensuite, les étudiants finissent leurs études à l'université, ce qui prend deux ans de plus. Il faut être mordu des sciences pour se diriger dans le domaine : chimie, biologie, physique et mathématiques. Ce sont des sujets qui ont toujours intéressé Carolyn Kamphuis. Petite fille, elle voulait être biologiste de la vie marine. Puis, l'émission médico-légale CSI l'a beaucoup intéressée : «Tout y a l'air très palpitant». Aujourd'hui, elle peut y jeter un

regard plus critique, notant que parfois les microscopes sur l'émission ne sont même pas allumés... Mais l'intérêt pour le domaine reste solide.

Tout n'est pas rose, évidemment : «Il peut y avoir du stress lorsqu'on est seul et que c'est occupé. On apprend en persévérant, explique-t-elle. Et parfois les gens sont revêches le matin, en voyant quelqu'un qui arrive pour les piquer. Je me fais souvent traiter de vampire, mais il faut bien que quelqu'un le fasse, ce travail. En général, si on répond aux gens en restant agréable, ils réagissent bien».

Quand aux moments plus angoissants, la formation que reçoivent les technologistes les prépare à faire face au danger, dit Carolyn Kamphuis. Par exemple, «l'épidémie de Staphylococcus aureus résistant à la méthicilline (SARM) nous a un peu fait peur, mais c'est une question de faire très attention, tout simplement. À l'école, on met beaucoup l'accent sur la sécurité. Nous prenons toujours des précautions universelles (pour empêcher la contamination) et nous traitons chaque échantillon comme s'il s'agissait de VIH ou d'hépatite».

Côté salaire, un technologiste de laboratoire dans la province peut s'attendre à commencer vers les 22 \$ l'heure, pour monter jusqu'à 27 \$ l'heure. ❖

SOMMAIRE

L'industrie aérospatiale attire les francophones

Page 2A

Un secteur dans le vent

Page 3A

La comptabilité, un atout précieux

Page 4A

Recherche d'emploi en récession

Page 4A

L'industrie aérospatiale attire les francophones d'ici et d'ailleurs

Dominique Millette

Vector Aerospace, anciennement Atlantic Turbines, ne paraît pas ressentir l'effet des séismes économiques qui se sont abattus sur le continent dernièrement. Au contraire : la compagnie a fait des petits et continue sa propre croissance. Action Aero a vu le jour à Charlottetown en juillet 2008 pour desservir l'industrie et compte employer 25 personnes d'ici quelques années. Son plus gros client : Vector Aerospace, qui compte ajouter 50 emplois à ses effectifs d'ici 2010.

Lorsque Vector Aerospace a annoncé ses projets d'expansion en décembre 2008, ça n'a pas du tout surpris Robert Allaire. Le technicien moteurs y travaille depuis 1994 : «Quand on a commencé, on était 20 personnes. Maintenant, on est 400 et ça continue toujours à grossir».

Spécialisé en moteurs d'avions depuis 1978, l'insulaire d'adoption est heureux d'avoir choisi sa nouvelle vie près de la mer, il y a quinze ans, avec son épouse et ses deux filles : «J'ai eu un garçon ici - il a 14 ans et aime bien ça à l'Î.-P.-É.» Le technicien de 50 ans et sa famille se sont installés à Summerside, où il est heureux de pouvoir parler les deux langues officielles.

Un aspect de son emploi qu'il apprécie beaucoup est le travail de groupe : «C'est un bon groupe de personnes. Je rencontre beaucoup de jeunes,



Robert Allaire est insulaire d'adoption et passionné de la mécanique. Il travaille à Vector Aerospace comme technicien moteurs.

de personnes très intelligentes, de gens qui font bien les choses. Il faut travailler en équipe pour réussir et il y a un bel esprit d'équipe».

Le travail même offre de beaux défis, dit-il : «On ne fait pas toujours la

même chose tous les jours. Parfois il faut résoudre des problèmes, et communiquer avec les ingénieurs».

Côté formation, il a étudié à l'École nationale d'aérotechnique à Montréal, tout comme son père. Il a ensuite travaillé pendant 13 ans pour Pratt & Whitney au Québec avant de venir ici. Cependant, Holland College offre un cours spécialisé ici sur l'île en réparation de turbines à gaz pour avions et en technologie de révision. Puis, ajoute M. Allaire, d'autres employés de Vector Aerospace étaient des mécaniciens pour automobiles qui ont pu s'adapter au travail aéronautique : «Ils ont été formés par des gens ici avec de l'expérience et ils font des très bons techniciens après ça».

L'échelle salariale pour un technicien moteurs d'expérience se situe aux environs de 50 000 \$ par année.

De son côté, John Arsenault s'était spécialisé en électronique, ayant été jusqu'en Ontario pour étudier le métier. Après 14 ans, il a voulu se recycler dans une industrie de pointe. Il a donc étudié à Holland College pendant un an, a reçu une formation pratique sur place et aujourd'hui, à 45 ans, il travaille comme inspecteur de pièces à Vector Aerospace depuis les cinq dernières années.

À titre de chef de groupe sur la filière de réparation, M. Arsenault inspecte et mesure toutes les pièces une fois le moteur démonté, afin d'établir comment réparer le problème.

Même depuis qu'il est arrivé, il a pu observer l'évolution de la compagnie. «On est devenu beaucoup plus occupé les dernières années», rapporte-t-il, ajoutant que l'année passée a été très achalandée. Les problèmes économiques n'ont pas l'air d'affecter la compagnie. «Ce sont des moteurs qui sont vraiment efficaces, donc les gens les gardent pour les faire arranger.» Et qui dit réparation, dit augmentation du chiffre d'affaires de Vector Aerospace.

John Arsenault vient de Mont-Carmel : «C'est proche et c'est un bon emploi», observe-t-il, notant qu'il y a plusieurs occasions de carrière pour quiconque aime le travail technique. Le chef de groupe explique qu'il s'est toujours intéressé aux avions et apprécie le défi de ses fonctions autant que l'occasion de travailler pour une compagnie d'envergure.

L'échelle salariale pour ce genre d'emploi commence entre 25 000 \$ à 27 000 \$, mais peut monter jusqu'à 70 000 \$. ♦

John Arsenault effectue l'inspection d'une pièce de moteur d'avion dans l'atelier de Vector Aerospace.



Un secteur dans le vent

Dominique Millette

Comme le témoignent les rafales de l'Île-du-Prince-Édouard, la province est un endroit tout indiqué pour les parcs éoliens. Plus le vent est fort, plus il est économique de s'en servir comme source d'électricité.

Or, selon les normes de l'industrie, on trouve ici du vent de classe 1 : la meilleure cote possible.

Pas surprenant que l'Île-du-Prince-Édouard utilise le plus d'énergie éolienne par personne de tout le pays. Ron Estabrooks, conseiller en énergie du gouvernement provincial, confirme que l'Î.-P.-É. produit déjà 18 pour cent de son électricité, ou presque 62 MW, avec ses parcs éoliens. Il existe des parcs éoliens à West Cape, à North Cape, à Norway et dans l'est du comté Kings.

Tout cela représente des occasions de carrière. À la mi-octobre 2008, le premier ministre Robert Ghiz annonçait que la province entendait augmenter le montant d'électricité produite par éoliennes à 500 MW d'ici 2013. C'est l'investissement le plus important à l'Île depuis la construction du pont de la Confédération. Le projet de développement coûtera 1 milliard \$ et les retombées économiques annuelles sont évaluées à 40 millions \$ par année.

Il faudra du personnel pour construire et entretenir ces installations.

Une éolienne du parc éolien de West Cape : il faut bien des travailleurs



De son côté, Kent Sheen est le directeur de programme du cours de technicien spécialisé en éoliennes au Holland College. Seulement 15 étudiants peuvent être acceptés par année et une centaine ont démontré de l'intérêt, rapporte-t-il. Les premiers cours ont été offerts en novembre 2008. Une fois diplômés, les étudiants risquent de gagner entre 18 \$ et 22 \$ de l'heure.

Plusieurs étapes différentes de

l'implantation d'éoliennes créent de l'emploi, explique M. Sheen. La construction en est un exemple. Par exemple, la 2^e étape de West Cape, parc de 70 MW construit par Suez Energy, a employé 140 personnes pendant un peu plus d'un an. Donc, si on augmente la capacité jusqu'à 500 MW, cela produira des emplois pour environ 150 personnes par année, si on ajoute 100 MW par année.

Après cela, il faut encore huit à dix techniciens par 100 MW pour l'entretien et la réparation des éoliennes, sur plus de 20 ans.

Le potentiel d'emploi s'étend au-delà de la province et partout dans les Maritimes, signale M. Sheen. Deux projets de 100 MW chacun sont en construction en Nouvelle-Écosse, un autre de 350 MW est en voie de développement à Caribou Mountain au Nouveau-Brunswick, un quatrième verra le jour à Lamèque près de Shipagan et deux autres sont planifiés à Terre-Neuve-et-Labrador.

Partout au Canada Atlantique, il faudra 50 personnes par année pour assurer le fonctionnement des parcs éoliens. Puis, la Canadian Wind Energy Association évalue à 10 GW la production du pays d'ici 2015, ce qui nécessitera 2 500 techniciens.

Le programme de Holland College est le seul de son genre dans les Maritimes, et le seul autre du Canada, à part celui de Lethbridge en Alberta, à offrir une certification officielle BZEE qui établit les normes à suivre pour le montage et la réparation des éoliennes à travers le monde. Les éoliennes commerciales sont produites par des compagnies allemandes et danoises.

Il existe un troisième programme, celui-là offert en français seulement, à Gaspé. Ce dernier n'offre pas encore la certification BZEE, mais en a fait la demande. ❖

La GRC présente des choix de carrière

Dominique Millette

Deux sessions d'information sur les carrières possibles avec la Gendarmerie royale du Canada (GRC), une en français et l'autre en anglais, ont eu lieu le 12 janvier à Wellington. Les organisateurs de la session étaient la GRC, Youth Works et RDÉE Île-du-Prince-Édouard.

Des représentants de la GRC ont assisté à la session pour fournir des détails sur les carrières disponibles ainsi que la formation nécessaire pour devenir policier de cette force.

En ce moment, la GRC cherche à recruter 2 000 candidats partout au pays. Jusqu'à maintenant, entre 700 et 1 000 personnes se présentent chaque année, explique Christine Arsenault, agente de développement de RDÉE Île-du-Prince-Édouard. Il faut combler des postes dans 750 dé-

tachements dans 200 municipalités et 192 collectivités autochtones.

Les gens de tous âges au-delà de 19 ans peuvent faire une demande pour se faire accepter au sein de la force policière : il s'agit d'être en excellente forme physique.

La formation s'échelonne sur 24 semaines avec une allocation de 500 \$ par semaine. Une fois la formation terminée avec succès, le salaire débutant à 46 000 \$ par année monte à 56 000 \$ après la période de probation et atteint 64 000 \$ après trois ans. Pour plus de renseignements, et un test d'aptitude préliminaire, on peut visiter le site Web www.grc.ca.

D'autres sessions d'informations auront lieu à l'école Évangéline et à Charlottetown au mois de février. Les dates restent à confirmer. Les personnes intéressées peuvent appeler Christine Arsenault au 854-3662.



De gauche à droite, le gendarme Daniel Roy, coordonnateur de recrutement de la GRC au Nouveau-Brunswick; deux étudiants de 12^e année de l'école Évangéline, Jordan Arsenault et Tyler Brown; et Christine Arsenault du RDÉE. ❖

La comptabilité, un atout précieux

Dominique Millette

Qui dit comptabilité, dit susceptibilité d'obtenir un emploi. «De plus en plus, les employeurs cherchent des spécialistes en Simple comptable», explique Réjeanne Arsenault. La jeune mère de 27 ans œuvre aujourd'hui à titre de commis comptable au Collège Acadie Î.-P.-É., là même où elle a étudié dans le cadre du programme d'ad-jointe administrative bilingue.

Avant de travailler au Collège, Mme Arsenault tenait les livres à la Société Saint-Thomas-d'Aquin. Elle y a d'abord fait un stage, puis la secrétaire est partie. Lorsqu'on a appris qu'elle connaissait la comptabilité, l'organisme lui a confié la tâche.

Originaire de la région Évangéline tout comme son mari, la commis comptable est heureuse de l'occasion d'y rester. «Je veux que ma fille connaisse ses grands-parents».



Réjeanne Arsenault à son bureau au Collège Acadie Î.-P.-É. : des connaissances utiles

Mme Arsenault a choisi ce genre de travail en grande partie parce qu'elle aime les ordinateurs et l'infor-

matique : «J'aime le programme Simple comptable. Une autre partie du travail est de faire les budgets. Ça se

fait en Excel. C'est quelque chose que j'aime encore plus».

Pourtant, «quand quelqu'un me dit, je n'aime pas les chiffres, je n'étudierai jamais la comptabilité, je leur dis qu'il ne faut pas nécessairement aimer les mathématiques pour faire la comptabilité. Quand même, il faut aimer les ordinateurs, entrer des données, tirer et analyser des rapports».

Puis, «c'est important pour la comptabilité de ne pas perdre les connaissances», ajoute-t-elle. Aussi, la compréhension de la comptabilité manuelle plutôt que seulement le côté informatisé est important : «Quand on voit une erreur, il faut savoir pourquoi. Si tu connais les informations de base, c'est beaucoup plus facile».

Bien que le cours de base lui ait été utile, la travailleuse précise que le domaine lui a réservé plusieurs défis : «Il y a beaucoup de choses à savoir. Il a fallu que j'aie trouvé des réponses, que je me démêle. Il y a beaucoup de règlements».

Puis, «quand je suis arrivée ici, le volume de comptabilité était plus grand... C'est plus de travail, et je me rends compte que j'aime vraiment ça». Surtout que le Collège Acadie est en croissance, fait-elle observer.

Comme conseil à ceux qui s'intéressent au métier, Mme Arsenault suggère qu'il est utile de passer une journée auprès de quelqu'un qui fait le travail. Un stage est également un bon moyen de faire l'essai du métier.

L'échelle salariale de ce genre de travail est de 35 000 \$ à 40 000 \$ par année.

Selon Colette Aucoin, directrice adjointe à l'administration du Collège Acadie, la demande est très élevée pour les diplômés bilingues qui auront suivi le même programme que Réjeanne Arsenault : «L'année prochaine, si on pouvait former une cinquantaine d'adjointes administratives bilingues, elles auraient toutes une excellente chance de se décrocher de l'embauche avec le gouvernement».

Mme Aucoin cite le ministère des Anciens Combattants, le centre fiscal et le gouvernement provincial à titre d'exemples d'employeurs. ❖

Recherche d'emploi en récession

Les indices économiques n'augurent rien de bon depuis plusieurs mois. Les mises à pied ailleurs au pays gonflent les rangs des chômeurs ici. Comment faire pour ne pas baisser les bras lorsqu'on cherche de l'emploi ?

Sur ce point, Maurice Hashie est catégorique. Conseiller en emploi au East Prince Youth Development Centre (EPYD), il affirme qu'il n'y a pas de quoi semer la panique : «Il y a quand même un besoin en ressources humaines».

Selon lui, l'outil le plus essentiel pour quiconque cherche un poste est un bon curriculum vitae approprié et à jour. Puis, il faut pratiquer de bonnes techniques d'entrevue : revêtir des habits propres qui conviennent au travail recherché, garder le contact visuel, se sentir à l'aise et le paraître, poser des questions autant qu'y répondre, ne rien inventer si on ne sait pas quoi dire et briser la glace en causant un peu de chose et d'autre, tout en restant professionnel.

Un autre outil est la sollicitation à froid : M. Hashie conseille aux gens de penser à leur poste idéal et visiter en personne des entreprises offrant le genre de travail qu'on recherche, en y laissant un curriculum vitae, même lorsque les compagnies en question n'embauchent pas immédiatement. On ne sait jamais quand un poste sera disponible.

Ici à l'Île-du-Prince-Édouard, le réseautage est un outil particulièrement utile, et surtout en temps de récession : le bouche à oreille peut dénicher des occasions autrement cachées. La famille et les proches peuvent passer le mot à des gens qui risquent de vouloir embaucher, ou qui connaissent d'autres employeurs potentiels. Une autre stratégie est de faire du bénévolat. Lorsqu'on s'intéresse à un domaine, comme la musique, on peut offrir un coup de pouce et faire ses preuves. Lorsqu'un poste ou contrat se présente, les bénévoles seront en tête de file.

Raymond Arsenault, agent des communications pour la section provinciale du Réseau de développement économique et d'employabilité (RDÉE), conseille aux chercheurs de se rendre aussi aux centres d'emploi ainsi que d'explorer les domaines prioritaires par le gouvernement de l'Île-du-Prince-Édouard : aérospatiale, technologies de l'information, biosciences et énergie renouvelable. Il y a également l'association des conseils sectoriels de l'Île, au www.peiasc.ca. ❖

La Voie de l'emploi est une publication mensuelle de langue française sur la planification de carrières et la recherche d'emplois à l'Île-du-Prince-Édouard. Elle est le résultat d'une entente entre *La Voix acadienne* et *Service Canada*. Le projet est financé dans le cadre de l'Entente Canada-Île-du-Prince-Édouard sur le développement du marché du travail. Les opinions et les interprétations figurant dans la présente publication sont celles de l'auteur et ne représentent pas nécessairement celles du gouvernement du Canada.

RESPONSABLE DE LA PUBLICATION : MARCIA ENMAN

RÉDACTRICE : DOMINIQUE MILLETTE

RESPONSABLE DE LA MISE EN PAGE : DOMINIQUE MILLETTE

IMPRESSION : ACADIE PRESSE

La Voie de l'emploi

5, Ave Maris Stella,
Summerside, Î.-P.-É. C1N 6M9

Tel : (902) 436-6005

Télé. : (902) 888-3976

Courriel : texte2@lavoixacadienne.ca

Site Web : le contenu de la publication est disponible en ligne au www.lavoixacadienne.com et au www.employmentjourney.com